

84. (10) pa

1889

THÉÂTRE COMPLET
DE
AL. DUMAS FILS

PREMIÈRE SÉRIE

LA DAME AUX CAMÉLIAS

DIANE DE LYS

LE BIJOU DE LA REINE

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

Droits de reproduction et de traduction réservés

AU LECTEUR

J'avais promis à mon éditeur et j'avais écrit pour l'édition définitive de ce *Théâtre complet* une préface où je prouvais, avec une grande finesse cachée sous une grande modestie, que je suis le premier auteur dramatique de mon époque et de bien d'autres époques encore. En outre, je développais mes idées sur l'art, je faisais un cours d'esthétique, j'indiquais nettement la part que j'avais prise à la civilisation de mon siècle et celle que je devais avoir à la reconnaissance de mon pays. Tout cela formait quarante pages d'une écriture très-serrée. Avant d'envoyer cette préface à l'imprimerie, il m'est venu l'idée assez naturelle de la relire, et je l'ai trouvée prétentieuse et inutile. J'ai donc cru devoir la détruire, ce dont personne ne se plaindra. De cette expérience nouvelle est résultée pour moi cette nouvelle conviction : qu'un auteur parle toujours mal de son œuvre et que, décidément, ce qu'il peut imaginer de mieux, une fois cette œuvre exécutée et livrée au public, c'est de se taire. En effet, elle doit contenir tout ce qu'il a voulu démontrer, et l'expliquer, c'est l'avouer obscure, — ce qui est clair n'ayant pas besoin d'être expliqué.

Sache donc simplement, ami lecteur, que j'ai écrit

toutes ces comédies avec l'amour et le respect de mon art, sauf la première (*la Dame aux Camélias*), que j'ai mise au monde en huit jours, sans trop savoir comment, en vertu des audaces et des bonnes chances de la jeunesse, et plutôt par besoin d'argent que par inspiration sacrée. La majeure partie de mes dettes étant payée, j'ai pu donner plus d'attention et de temps à la deuxième (*Diane de Lys*), que tu trouveras cependant, je le crains, au-dessous de la première. Enfin, comme, après la représentation de celle-ci, je ne devais plus rien qu'à moi, j'ai consacré onze mois pleins à l'exécution seule de la troisième (*le Demi-Monde*), que l'on s'obstine à déclarer supérieure aux autres. Je m'abstiendrai dans cette discussion, les préférant toutes également. Elles m'ont procuré le plaisir dans le travail, une renommée au-dessus de mon mérite, les plus nobles émotions de l'esprit et l'indépendance qui m'a rendu heureux et bon. Elles n'ont nui à personne, je pense, car je ne me connais pas un ennemi, ne considérant pas comme ennemis véritables ceux-là, parmi mes critiques, qui ont cru devoir, à l'occasion, me traiter d'imbécile ou de scélérat. Ils ont agi en toute sincérité, j'en suis convaincu; et, s'ils ne m'ont pas rangé à leur avis, c'est plus ma faute que la leur.

Voilà donc qui est entendu; je renonce à t'influencer. Si mes pièces sont bonnes, elles survivront au temps présent; si elles sont mauvaises, elles disparaîtront; justice sera faite dans les deux cas; tout ce que je pourrais dire n'y pourrait rien changer, et le monde continuera d'aller comme il allait et comme il va, ce qui ne sera peut-être pas le plus beau de son affaire.

Mais je ne renonce pas au plaisir de m'entretenir

avec toi, en tête de chacune de ces comédies, des causes morales ou sociales qui les ont fait naître, ou de certains petits événements qu'elles ont produits dans notre petit monde. Tu me permettras bien aussi quelques lignes, soit de remerciement pour les artistes, qui ont aidé au succès, soit de dédicace à des amis. Ce que je te promets, c'est de ne te dire que ce que je croirai de quelque intérêt et, surtout, de quelque utilité, en m'abstenant le plus possible de parler de moi. Entre nous, ce ne serait pas la peine de te livrer une nouvelle édition de ce *Théâtre*, si elle n'offrait pas un petit attrait nouveau. Celle-ci a été soigneusement revue, corrigée, augmentée à la fois et diminuée, équilibrée enfin. Les premières brochures contenaient un grand nombre de fautes, les unes à porter au compte du copiste ou de l'imprimeur, les autres à porter à mon actif, car je n'ai jamais, hélas! écrit purement cette difficile langue française, où le verbe Avoir, le verbe Faire et le verbe Être décourageraient les plus braves. Dans la préface que j'ai brûlée, je prouvais même assez victorieusement que ces incorrections sont nécessaires au théâtre. Le passage était excellent; je le regrette un peu.

Allons, adieu! Il ne me reste plus, en publiant ces Comédies, qu'à souhaiter, d'abord que tu les lises et désires les revoir quand on les rejouera, et ensuite que tu prennes autant de plaisir à les lire et à les revoir que j'en ai pris à les écrire. Puis, comme il ne faut pas quitter un ami qu'on ne reverra peut-être jamais sans lui faire quelques bonnes recommandations, accepte celles que je t'offre ici par-dessus le marché, et puisses-tu t'en trouver aussi bien que moi :

« Marche deux heures tous les jours, dors sept heures

toutes les nuits; couche-toi, toujours seul, dès que tu as envie de dormir; lève-toi dès que tu t'éveilles; travaille dès que tu es levé. Ne mange qu'à ta faim, ne bois qu'à ta soif, et toujours lentement. Ne parle que lorsqu'il le faut et ne dis que la moitié de ce que tu penses; n'écris que ce que tu peux signer, ne fais que ce que tu peux dire. N'oublie jamais que les autres compteront sur toi, et que tu ne dois pas compter sur eux. N'estime l'argent ni plus ni moins qu'il ne vaut: c'est un bon serviteur et un mauvais maître. Garde-toi des femmes jusqu'à vingt ans, éloigne-toi d'elles après quarante; ne crée pas sans bien savoir à quoi tu t'engages et détruis le moins possible. Pardonne d'avance à tout le monde, pour plus de sûreté; ne méprise pas les hommes, ne les hais pas davantage et ne ris pas d'eux outre mesure, — plains-les. Songe à la mort, tous les matins en revoyant la lumière, et tous les soirs en rentrant dans l'ombre. Quand tu souffriras beaucoup, regarde ta douleur en face, elle te consolera elle-même et t'apprendra quelque chose. Efforce-toi d'être simple, de devenir utile, de rester libre et attends, pour nier Dieu, que l'on t'ait bien prouvé qu'il n'existe pas. »

A. DUMAS FILS

3 octobre 1867.

LA
DAME AUX CAMÉLIAS

DRAME EN CINQ ACTES

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 2 février 1852.

A

M. LE COMTE DE MORNY¹

MONSIEUR LE COMTE,

Voulez-vous accepter la dédicace de cette pièce, dont le succès vous revient de droit? Elle doit d'avoir vu le jour à votre protection, que vous m'avez offerte au mois d'octobre dernier, et qui ne s'est ni arrêtée ni ralentie quand vous avez eu l'occasion et le pouvoir de la montrer. C'est un fait assez rare dans l'histoire des protections pour que je le consigne ici avec l'expression de toute ma reconnaissance.

Agréez, monsieur le comte, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

A. DUMAS FILS.

1. Édition de 1852.

Конец ознакомительного фрагмента

Уважаемый читатель!

Размещение полного текста данного произведения
невозможно в связи с ограничениями
по IV части ГК РФ

Эту книгу вы можете прочитать в
Оренбургской областной универсальной
научной библиотеке им. Н. К. Крупской

По адресу: г. Оренбург, ул. Советская 20
телефон для справок: (3532) 32-32-26